

# **L'Atlantique sans boussole, sans montre !**

## **Introduction:**

*En avril 2003, deux aventuriers landais, Emmanuel et Maximilien Berque, âgés de 53ans, on fait une traversée extraordinaire de l'océan Atlantique sur une pirogue à balancier minuscule, une fabuleuse expérience astronomique sans aucun document ni aucun instrument de navigation. Après 27 jours de navigation et plus de 3000 milles parcourus, ils ont atteint très exactement la petite île qu'ils visaient. Nous les avons rencontrés, ils nous racontent :*

En 1995, nous avons traversé l'Atlantique sur un petit canot en bois vernis de 4,25 mètres gréé en lougre, sans radio, sans aucune électronique, sans balise de détresse, sans canot de sauvetage et, détail important, sans moteur. Un très long voyage de quelques 6000 milles et une centaine d'îles visitées, depuis la côte landaise jusqu'à Miami. Nous avons donc atteint les USA comme des conquistadors anciens, puisque nous n'avons jamais été en Amérique en avion ni en bateau... Nous avons voulu faire mieux.

Longtemps avant Colomb ou même les Vikings, il y a plus de 3000 ans, il y avait les Phéniciens et Grecs en Méditerranée et les Maoris qui ont été partout dans le Pacifique. Comment faisaient-ils pour naviguer sans boussole ? Nous avons toujours pensé que dans la vie, il ne suffit pas de lire les livres d'histoires ou d'aventure. Il y a un moment où on se demande ce qu'on vaut par rapport à ces héros fabuleux du passé, nous, les hommes modernes sans la technologie.

Passionnés de navigation astronomique depuis plus de 30 ans, nous voulions vérifier la précision d'atterrissage d'une navigation sans aucun instrument après une longue traversée. Nous avons décidé de le faire sur un petit prao de notre conception, un clin d'œil à ces fameux Maoris qui devaient naviguer sur d'énormes catamarans à déplacement lourd de 20 à 30m, voire plus longs... Quant au gréement, nous avons choisi une goélette lougre, car il nous fallait évidemment le bateau le plus original possible... Nous avons dessiné notre proto avec un logiciel perso en langage de programmation BASIC qui nous a pris des années de mise au point. Ensuite, nous l'avons construit dans le grenier de notre vieille maison landaise avec nos petits outils d'amateurs. Un an après, il a fallu percer un mur pour le sortir dans le jardin.

Il pèse 300 kg et sa coque principale mesure 6m50, 80cm de largeur, 90 cm de creux et 30cm de tirant d'eau. Le "balancier" de 5m50 sur 35cm est relié à la pirogue par deux traverses plates en sapin de Finlande et le tout fait une largeur de 3m60. Pour être légères, les deux coques sont construites en cèdre rouge. Le bateau est en bois vernis pour une question d'esthétique, mais en fait, il est intégralement couvert de fibre de verre à l'intérieur comme à l'extérieur, sans la moindre bulle pour garder une transparence parfaite ! Un boulot de cinglés ! Comme cela, notre pirogue à

balancier est peut-être petite, mais c'est un véritable bijou dont nous sommes très fiers.

Pour nous entraîner, nous avons fait environ 500 milles sur le Bassin d'Arcachon en habitant à bord, en plein mois de décembre 1998. Il faisait de  $-5^{\circ}$  à  $-10^{\circ}$  à ce moment-là ! A fin de renflouer notre caisse de bord toujours plutôt super-light, nous avons écrit le récit de notre traversée sur le 4m, "Les mutins de la mer" chez Robert Laffont. Nous nous sommes ensuite encore perfectionnés en astronomie et puis, en juillet 2002, nous sommes enfin partis ! Il nous a fallu tout d'abord convoier le Micromégas 3 aux îles Canaries, point de départ de cette expérience.

Depuis Contis sur la côte landaise jusqu'à Lanzarote, on est tombés sur un temps de chien et nous n'avons jamais vu le soleil en 17 jours ! Le long du Portugal, nous avons eu des vents très forts, jusqu'à force 9 d'après certains, et des grandes vagues vicieuses qu'on surfait en démarrant presque verticalement ! Heureusement, nous avions des instruments et des cartes. Nous avons alors compris que nous ne pourrions jamais aller à la vitesse de notre joli jouet beaucoup trop inconfortable qui valait pourtant des moyennes de 10-12 nœuds en parcours journalier et cabotage. Il faut reconnaître que nous avons commis l'énorme erreur très classique de donner un rendez-vous à quelqu'un à Arrecife pour une date précise que nous devions à tout prix respecter, et cela ne nous donnait plus le choix de la météo... Cela nous a fait encore environ 1300 milles d'essais très bénéfiques, surtout pour connaître la vitesse de base du bateau.

D'après notre traversée précédente par le sud, la distance théorique était d'environ 3000 milles. En prévoyant notre vitesse moyenne ramenée plus modestement à 5 nds et en comptant une divagation de cap de  $30^{\circ}$  bord sur bord qui rallonge la route de 15%, il nous faudrait environ 29 jours, soit une lune, pour atteindre l'île de La Désirade en Guadeloupe. C'était une bonne cible de seulement 3km sur 10 que nous pourrions reconnaître puisque nous la connaissions déjà. Il nous fallait donc partir au moment d'une nouvelle lune, et ainsi arriver à la nouvelle lune suivante pour pouvoir bien observer les étoiles dans un ciel noir...

Le 31 mars 2003, nous appareillons par petit temps de Arrecife, persuadés d'atteindre notre objectif. Nous avons tellement préparé cette traversée depuis des années que nous sommes tranquilles comme si nous partions au cinéma ! Pour 30 jours et pour deux, nous avons embarqué 90 litres d'eau, 16 Kg de gofio, 8kg de sucre, 8kg de lait en poudre, 30 bouteilles de Tabasco, 90 boîtes de sardines et 1,5 litre de vinaigre, du sel et du poivre. Rien d'autre ! Le gofio est une sorte de farine typiquement canarienne, du maïs pré-torréfié puis moulu, qu'on peut mélanger à n'importe quoi... Même pas de réchaud à bord, trop encombrant.

Dès le premier jour, nous sommes saisis dans la calmasse et passons la première nuit à la cape devant Fuerteventura. Heureusement, le vent de NE se lève enfin et, nous entamons la deuxième nuit sous un ciel dégagé, cap au S.O plein vent arrière avec les voiles en ciseaux et nous filons à 10-15 nds. Pas pour longtemps car en milieu de nuit, le ciel se couvre et nous n'apercevons plus que de rares étoiles.

Barrer à cette vitesse et sans compas est dangereux et on se mouille beaucoup trop. Nous décidons de réduire. Qui veut aller loin ménage sa monture...

Le lendemain, les îles sont déjà loin sous l'horizon et *nous voilà en pleine mer, un désert immense devant nous, sans boussole, sans montre, sans loch, sans sextant ou GPS, sans radio ni transistor, sans aucune carte, sans aucun bouquin ni même un guide des étoiles ! Comme il y a 3000 ans.* Nous avons prévu de faire cap au sud-ouest pendant une dizaine de jours pour gagner du sud et de la chaleur. Le troisième jour, nous sommes déjà épuisés. Le vent souffle constamment à 5-6 et la mer s'est formée à toute vitesse, des houles courtes et abruptes assez croisées, affreusement inconfortables sur notre engin dérisoire. Il nous est absolument impossible de tenir debout sur le filet. Nous arrivons très difficilement à dormir tant les mouvements de ce petit bateau sont nerveux. Sans montre, nous n'arrivons que très difficilement à gérer nos temps de quart et de repos. Nous sommes contraints de marcher à petite vitesse, sans cela nous nous mouillons beaucoup trop et nous n'avons que de vieux cirés qu'on se scotche aux pieds pour que l'eau ne remonte pas trop haut le long des jambes.

Pendant la journée, pour aller au SO, nous laissons le soleil à 45° sur notre arrière bâbord le matin, 45° sur notre avant tribord l'après-midi. La nuit, il y a évidemment l'étoile polaire qui nous aide beaucoup. Quand on la voit, et comme elle est toujours au nord, elle donne l'azimut de toutes les autres étoiles du ciel. En fait, seules les étoiles assez basses sur l'horizon nous servent. Celles qui sont trop hautes dans le ciel nous donnent une direction trop imprécise. Avant le départ, nous avons appris par cœur toutes les étoiles de l'équateur céleste, elles ont la spécificité de se lever exactement à l'Est et de se coucher exactement à l'Ouest. En début de nuit, l'ouest est donc marqué par le coucher du Baudrier d'Orion, puis de Bételgeuse dans Orion, puis vient le tour de Procyon dans le Petit Chien, et ensuite Alphard de l'Hydre, Régulus et Dénébola dans le Lion, puis en fin de nuit, c'est le tour de Spica de la Vierge et Arcturus du Bouvier au lever du jour... La nuit commence toujours mal, nous n'apercevons les bonnes étoiles longtemps après le coucher de soleil et à l'aube c'est la même chose en sens inverse: on ne voit plus une étoile pendant un long moment – combien de temps ? – et on ne voit toujours pas le soleil ! On essaye donc d'aller droit en suivant soit le vent, soit la direction des vagues. Pour bien lire le vent, nous avons installé une girouette sur chacun des deux mâts. Le cinquième jour, notre barre est très dure et nous nous apercevons que le safran s'est relevé, goupille cassée. Nous sommes obligés de mettre en panne avec un vent de 6 à 7 dans une mer très formée. Attaché, je dois me mettre à l'eau pour aller réparer, avec des mouvements du bateau bien dangereux, le style à t'écraser une main... Les hostos sont loin! Surprise, l'eau est délicieuse. Depuis ce jour, nous prenons la décision de mettre à la cape chaque jour environ une heure, vers midi solaire. De toute façon, le soleil est trop haut au zénith pour se diriger et nous pouvons décompresser un peu, sécher, se baigner et aussi faire de la photo et du film. Nous ne sommes pas en course, l'essentiel est que nous arrivions en bon état... Le 7 avril, on aperçoit la Croix du Sud. . La croix, quand elle est verticale, mesure à peu près 6°. Ça nous donne une

idée des angles observés. Comme Accrux, son étoile inférieure, est à environ  $4^\circ$ , on en déduit qu'on se trouve à peu près à  $22^\circ$  de latitude. On a passé le tropique ! Mais la première semaine passée, le temps se gâte. Le ciel se couvre de plus en plus de nuages, le vent souffle toujours très fort pour nous, 5 à 6 en permanence, et sur un petit rafiote de 300 kg, c'est pas la joie... Le 9 avril, on est survolés par deux papillons, en pleine mer ! Chaque nuit maintenant, nous devons stopper parce qu'on ne voit plus jamais les étoiles ! Et rarement le soleil pendant le jour. Nous essayons bien de tenir le plus longtemps possible à la barre, mais le moral baissant, nous finissons souvent entassés dans le coffre minuscule et humide de Micromégas, en grand équipement avec l'impression très réelle d'étouffer. Sur ce bateau, il n'y a qu'une "banette", et ce n'est qu'un trapèze de contreplaqué de 1m70, 40cm aux épaules et 20cm aux pieds ! Alors pour deux ! A l'aube, nous remettons en route, tant bien que mal, toujours sous-toilés, en enrageant de ne pouvoir aller plus vite. On s'engueule, on engueule la mer qui ne ressemble à rien. Elle bouillonne affreusement. Elle est si dégueulasse qu'on pourrait croire qu'on est en zone peu profonde avec beaucoup de courant. En plein Atlantique ! Ça nous fait d'ailleurs rigoler tout haut : dans certains bouquins, les écrivains de mer racontent que les Maoris peuvent voir la présence d'une terre rien qu'en lisant sa surface ! Ils n'y ont jamais été pour voir. On pêche parfois un grosse dorade coryphène, ça nous donne le moral, on a l'impression qu'on peut survivre dans cet enfer. On en dévore le plus possible, tout cru, et on garde le reste dans du vinaigre salé. Maintenant, le vent refuse est se met de plus en plus au nord-ouest. Une très longue houle de 3 à 5m, séries plus grosses, nous arrive d'Amérique, on flippe, on se demande ce qu'il se passe en face, car nous n'avons pas de transistor pour écouter la météo... Mais on en profite pour faire du sud en espérant qu'on y verra plus clair demain. Sur le pont, on hurle en cœur "Assume ton concept !" ou bien, pour se donner du cœur, nous chantons à tue tête "Dis-nous où trouver le prochain beau p'tit bar" de l'Opéra de quatre sous. Nous rentrons alors dans une zone nuageuse continue. On voit à peine le soleil pendant la journée. Il fait carrément sombre ! Heureusement, le matin, on discerne tout de même une vague lueur qui nous donne la direction de l'est. A ce moment, on regarde bien la direction de la houle et du vent, et ensuite, toute la journée, on essaye de ne pas trop marcher en zig-zag en espérant que le vent ne tourne pas. D'ailleurs, la houle a une plus grande rémanence et nous lui faisons plus confiance.

Enfin, vers le dixième jour, nous commençons à arrondir vers l'ouest. Dans dix jours de plus, il va falloir faire très attention à ne pas faire d'erreur de cap. Il faut absolument qu'on réussisse, sans cela nous passerons pour des inconscients prétentieux à notre retour. L'eau est maintenant délicieuse, et nos bains en pleine mer nous réconfortent. Nous faisons tout de même très attentions aux grosses bêtes qui peuvent traîner dans le coin. La dernière fois, on s'était fait suivre par d'énormes espadons pendant des heures entières... Le ciel reste décidément terriblement bouché, nous sommes affreusement dépressifs quand au succès de notre navigation. Nous nous demandons vraiment si nous n'allons pas arriver très loin de la Guadeloupe – où et quand ? Le 16<sup>ème</sup> jour, c'est peut-être la moitié du parcours, nous

sommes tout de même joyeux. C'est le moment de lancer à la mer la bouteille que les enfants de notre village nous avaient confiée. "Au milieu de l'Atlantique" on leur avait dit. Puis nous poursuivons, éternellement assis en tailleur, immobiles à la barre de ce bateau impossible... Nous sommes de plus en plus sous-toilés pour ne pas s'asperger. Nous craquons lamentablement. "On va avancer comme une 2CV, ça ne va pas vite, mais ça arrive..." On ne se fait plus d'illusions, on va mettre plus de 30 jours à ce train-là. Le 19<sup>ème</sup> jour, le ciel a l'air de se dégager un peu, du ciel bleu et des petits nuages. Dans la nuit nous apercevons enfin la Croix du Sud mais pas suffisamment. On doit être à peu près à la latitude de la Guadeloupe. L'après midi, ça se gâte. On essuie quelques grains et le ciel se couvre entièrement. Belles prises de vue. Dégoûtés par le ciel complètement couvert, on se met à la cape courante toute la nuit et on tente désespérément de dormir dans notre trou affreux. Toute la nuit, des grains et gros vent. Nous répétons tout le temps comme un leitmotiv "La semaine prochaine, on y verra plus clair!". Il faut absolument que le temps se découvre ! La 21<sup>ème</sup> nuit, nous apercevons de nouveau la Croix, et juste en dessous, les deux étoiles de la Mouche. Elles semblent en bonne position et pour fêter ça, pendant notre arrêt journalier, nous débouchons la seule bouteille de vin du bord. Le capitaine basque d'un cargo nous l'avait offerte à notre départ. Le temps s'arrange maintenant et la mer s'aplatit enfin avec un vent léger de sud-est. Le bateau devient enfin relativement confortable et nous arrivons à rester en shorts pendant la journée dans une chaleur torride. Ce qui est infernal, c'est que nous avons la peau des fesses de plus en plus enflammée, car en short, on baigne dans l'eau quand on barre. La nuit est toujours très difficile, il y a encore beaucoup de nuages et le plus souvent, nous nous arrêtons pour ne pas faire d'erreur de trajectoire.

Le 23<sup>ème</sup> jour, on se dit qu'on n'en a plus que pour une semaine. La mer est très lisse et Max arrive à trouver un réglage de voile incompréhensible mais qui marche avec ce vent très léger qui vient presque du sud. Le bateau avance tout seul à 2-3 nds, barre amarrée, c'est merveilleux. On peut enfin dormir un peu et on est sec. On en profite pour se traiter les fesses à l'huile de sardine. Au lever du jour, on met les voiles en ciseau et on marche vers 5 nds. Le vent a l'air de revenir un peu au nord. On a bien dormi, mais vraiment, il nous tarde que cela finisse. On n'en peut plus. Notre solitude est interminable. Sans boussole, au petit temps et par vent arrière, barrer droit demande une attention énorme. On en a marre. "Quand est-ce qu'on arrive? Où est-ce qu'on va arriver ?" ou "Est-ce qu'on va voir la croix cette nuit?" Nous sommes maintenant absolument obsédés par ces trois questions. Le vent faiblit de nouveau et on arrive à remettre notre "pilote automatique" et son réglage insensé: barre amarrée, grand voile bordée perpendiculaire et misaine presque bordée à contre, sur le bordé ! Dans la nuit du 25 avril – le 25<sup>ème</sup> jour – le ciel se découvre au bon moment et nous observons la Croix et la Mouche. Super ! Les deux étoiles supérieures de la mouche semblent à mi-distance de Accrux et de l'horizon ! Nous semblons être sur la latitude de la Désirade ! Il faut arriver maintenant, mais quand ? On s'est mis à la cape tellement souvent ! Le 26 avril, toute la journée, grand beau temps, vent d'est, on marche de 5 à 8 nds voiles en ciseaux. Mais le soir, de nouveau, le ciel se couvre

comme presque chaque soir et on enrage parce qu'on perd notre cap précis pendant le long crépuscule. Nous n'avons pas de chance, jusqu'à maintenant, nous n'avons vu que très peu de levers et couchers de soleil nets... Le 26<sup>ème</sup> jour, à partir de midi solaire, la journée devient affreusement maussade et des grains nous tombent dessus. Cette nuit, on va encore se mettre à la cape pour ne pas faire fausse route... Heureusement, ça s'arrange en fin de journée et bien qu'on ne voit pas bien le coucher du soleil, la nuit est assez étoilée et nous étalons bien tous nos quarts.

Dimanche 27 avril, 27<sup>ème</sup> jour (Extrait du journal de bord):

*La journée s'annonce bien. La mer est moins clapoteuse. On poursuit sous misaine et tourmentin bordé plat au cas ou... Vers midi, à l'ancre flottante, petite relâche pour se baigner et faire de la photo et de la vidéo. ... Un vrai bain. Délicieux! On repart.*

*Soudain, Max qui barre me dit: " Il y a quelque chose à l'horizon ! C'est pas un nuage, c'est une île.!!!" Je fonce chercher les jumelles. C'est bien une île. La Terre! Mais laquelle? Elle est longue et plate. On part cap dessus tout de suite avec toute la toile maintenant...*

*Nous reconnaissons La Désirade . On est arrivés. On a réussi. On avait raison.*

*En fin d'après midi, on entre dans les vagues à Grande Anse. Personne ne nous attend.*

*Nous avons donc mis 27 jours en s'arrêtant sans doute plus de 7 jours en tout.*

*En 27 jours et pour deux personnes, nous avons consommé : 65 boîtes de sardines, 8 kg de gofio, 4 kg de lait, 2 kg de sucre et 49 litres d'eau et 30 bouteilles de piment.*

*Article et photos:  
Emmanuel et Maximilien Berque*